



ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 4^r de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES



AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 4.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(SEIZIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

L'OD ET LE FLUIDE ODYLE. (Suite.)

Le chevalier de Reichenbach, dit l'un de nos plus dogmatiques incrédules, M. Rogers (1), nous apprend que toute action chimique, et que certaines substances, dégagent un agent de nouvelle forme qu'il appelle *od*, ou fluide odyle; cette substance produit le phénomène de la lumière, elle agit sur le système nerveux, elle établit des relations sympathiques non-seulement d'organisme à organisme, mais encore entre l'organisme humain et le monde inorganique. Certaines constitutions y sont plus impressionnables que d'autres; et quelques-unes le sont dès leur naissance.

Et cette force mystérieuse se dégage de certaines localités avec une action toute particulière. Elle n'agit d'une manière intense que chez les personnes sensibles; nous voulons dire celles qu'affecte un certain état nerveux, ou que prédispose un état irrégulier des fonctions vitales.

Chose bizarre enfin, et bien digne de remarque, les personnes placées dans de telles conditions réagissent sur ce fluide à l'aide du même fluide ou de la même force, car elle se dégage de leur centre nerveux. C'est alors, et par ce moyen, nous dit l'école de M. Rogers, qui nous permettra la plus robuste incrédule pour ses explications; c'est alors et par ce moyen que nous voyons les sensitifs produire naturellement les phénomènes que la religion attribue à l'ordre surhumain le plus élevé.

Ce fluide, qui s'échappe par rayonnement ou par bouffées de tout objet ou de tout lieu, l'*od*, en un mot, part comme un trait de leur cerveau, s'échappe de leurs nerfs sur des ailes de feu, vole et fend l'espace, fond sur l'*od* du cerveau d'autrui, s'y unit et s'y soude. A partir de ce moment, s'il est le plus fort, l'âme d'autrui lui appartient; il la domine, il l'assujettit magnétiquement, il la contraint à voir ce qu'il a souhaité qu'elle vit; il l'oblige à vaincre ses plus invincibles répugnances pour vouloir ce qu'il veut; il la réduit à n'avoir, à ne tenir d'autres discours que

ceux dont il lui dicte les paroles dans une langue qu'elle sait ou qu'elle ignore; et, toutes ces volontés, l'*od* de céans, ou du cerveau vainqueur, les impose, sans avoir lui-même d'autre peine à se donner que de se mettre en contact avec la personne ou le lieu qu'il lui plaît d'atteindre.

Cette force agit de près, mais elle agit au loin, nous dit-on de rechef, et avec une énergie que l'espace ne peut fatiguer ou appauvrir. Elle fait ici tourner, danser cette table, que, dans notre sottise, nous venons de prendre pour une savante, pour une possédée, pour une sainte ou pour un démon. Elle la suspend en l'air, et la promène dans le vide; elle éteint, elle allume subitement toutes les bougies de ce salon, ou bien, sans remuer de sa place, elle bat le tambour à cent pas d'ici; elle tourmente dans leur lit des malheureux épouvantés qui soupirent après la paix et le sommeil, elle fait désertir à des familles entières le toit où vécurent les ancêtres; elle tue, elle ravage, elle incendie, elle rend même quelquefois la santé, grâce aux médicaments dont elle nous dit la vertu, et c'est elle qui nous confère le don des langues!

La simple influence du centre nerveux de l'homme, agissant par dégagement de fluide odyle, lequel se soude à la masse universelle de l'*od*, suffit pour arracher une maison de ses fondements! Gardons-nous bien de sourire! Oui, positivement, nos antagonistes prétendent établir, — et, si leur affirmation est une preuve, rien ne serait mieux prouvé, — que, dans telles localités données, l'excitation de tel misérable cerveau, versant son *od* et le liant à celui de la terre, comme la main se lie à l'objet qu'elle veut maîtriser, a fait frissonner les murs de pesants édifices et entrer le sol en convulsions! Vous qui cherchez, ne cherchez plus d'autre cause à cette trombe inexplicable, à ce mystérieux météore dont la rage a dévasté de spacieuses campagnes, ne demandez plus d'autre raison d'être à je ne sais quels tremblements de terre dont les ondulations furieuses, infatigables, répandirent au loin les désastres et la terreur. Le cerveau de quelque souffreteuse jeune fille avait tout naturellement enfanté ces tempêtes... O prodige!

Voilà la thèse, voilà l'analyse de la thèse ou s'embourbe si piteusement la dernière et la plus loyale école de nos incrédules!

C'est donc à cette force intelligente et perverse que de pauvres malades logent en eux-mêmes et laissent s'échapper de leur organisme sans seulement en avoir la conscience; c'est en-

(1) Philos of mysterious agents, Boston 1853, p. 263.

core à cette force, nous affirment les interprètes des secrets de la nature, qu'il est raisonnable d'attribuer la création, l'action des fantômes, les apparitions proches ou lointaines des spectres qui nous tourmentent, et qui molestent de jour ou de nuit nos tristes demeures.

A l'heure de la mort, un effort violent et suprême rassemble et lance cet atome subtil vers la personne que lui désigne l'énergique sympathie du mourant. L'atome fluïdique part, il fait rapide et bon voyage; il arrive, plus prompt que la flèche, à son but, et la force nerveuse de la personne que le mourant tient à visiter doit alors se charger du reste de la tâche, et compléter l'opération. Ne riez point, si cela vous est possible, en entendant répéter que la besogne du mourant est accomplie, lorsque vous visant, dans sa pensée dernière, il a lancé vers vous son atome, rapide miniature de sa personne!

Mais un prodige en entraîne un autre; car le cerveau, car l'organe visuel qui reçoit la miniature spectrale, doit tout aussitôt se transformer en microscope savant pour l'accueillir. Et de grâce, comment en serait-il autrement, s'il est juste d'ajouter quelque crédit aux termes de nos explicateurs, puisque la personne visitée reconnaît immédiatement le mort; puisque, tout aussitôt qu'il apparaît, elle le voit de taille naturelle, de grandeur naturelle, et revêtu de ses proportions dans leurs plus justes harmonies. Il a donc fallu que le cerveau visité pût grossir avec une vivacité foudroyante la miniature du mort, la particule fluïdique qui l'a frappé; il a donc fallu de plus qu'il la grossît avec une précision mathématique bien admirable!... Voilà, je le pense, tout un tissu de merveilleux un peu plus difficile à croire que celui des spirites.

Quoi de plus limpide que les explications de cette nature, au dire des gens qui sans doute, ont juré — mais peut-être d'une manière inconsciente — de mourir sans se comprendre eux-mêmes, plutôt que de céder aux conseils si simples du sens commun. Reconnaissons que si la vérité se fut tenue, par hasard, du côté de nos adversaires, l'homme eût été jusqu'ici le jouet de ses sens! Ses sens, depuis le commencement du monde, n'auraient cessé de le livrer à d'invincibles erreurs. Ce que, jusqu'ici, des masses d'hommes réunis et de jugement sain en entendaient, ce qu'ils observaient et voyaient, ils le voyaient ou l'entendaient mal. Ce qu'ils faisaient, et ce qu'ils ne faisaient point, ils n'en avaient, dans les cas les plus importants, ni la conscience, ni le soupçon!

Oh! donc, s'il en est ainsi, et s'ils nous font, au nom de la raison, aboutir à des conclusions si folles, que penser et que dire? Quiconque s'est exercé dans la science du raisonnement ne s'écriera-t-il pas, du fond de son âme, que, parmi les moyens départis à l'homme pour enchaîner sous ses lois l'évidence, nous devons effacer avec empressement le plus familier de tous, et celui que nos adversaires devraient considérer comme le plus naturel; le rapport des sens.

Sinon, nos plus constants, nos plus perfides ennemis, les menteurs des menteurs, ce seraient les sens que Dieu nous a donnés pour nous mettre en rapport avec ce monde et en apprécier les choses sensibles. Et, comme conséquence de ce progrès philosophique et antirationnel, il faudrait rayer du livre de la philosophie la multitude des faits scientifiques qui prirent incontestablement, jusqu'à nos jours, leur point d'appui sur le témoi-

gnage des hommes.

Que nous resterait-il alors à croire, si ce n'est nos incroyables de tout à l'heure? O pitié!

Résumons-nous maintenant.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

(DEUXIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

En l'année 1829, il vint à Wurtzbourg, ville considérable de Bavière, un saint prêtre, le prince De Hohenlohe. Des infirmes et des malades allèrent lui demander, pour obtenir du ciel leur guérison, le secours de ses prières. Il invoqua sur eux les grâces divines, et bientôt on vit un grand nombre de ces infortunés guéris tout-à-coup. Le bruit de ces merveilles a retenti au loin. L'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie, une grande partie de l'Europe en sont instruites. De nombreux écrits sont publiés, qui en perpétueront le souvenir. Parmi les témoignages authentiques et dignes de foi qui certifient la réalité des faits, il suffit ici d'en transcrire quelques-uns, dont l'ensemble forme une preuve convaincante.

Voici d'abord un extrait de ce qu'a écrit sur ce sujet M. Scharold, conseiller de légation à Wurtzbourg, et témoin d'une grande partie des choses qu'il rapporte.

« Depuis deux années une princesse de dix-sept ans, Mathilde De Schwarzenberg, fille du prince de ce nom, se trouvait dans la maison de santé de M. Haine, à Wurtzbourg. Il lui était absolument impossible de marcher. En vain les médecins les plus fameux de France, d'Italie et d'Autriche, avaient épuisé toutes les ressources de leur art, pour guérir la princesse de cette infirmité. Seulement M. Haine, qui s'était aidé des lumières et de l'expérience du célèbre médecin, M. Textor, avait réussi, à force de soins prodigués à la malade, à la mettre en état de se tenir debout; et elle-même, en faisant des efforts, était parvenue à exécuter quelques mouvements comme pour marcher, mais sans marcher réellement. Eh bien, le 20 juin 1821, elle a quitté le lit tout d'un coup, et marché très-librement.

« Voici comment la chose est arrivée. Le prince De Hohenlohe alla le matin, vers dix heures, faire une visite à la princesse, qui demeure chez M. de Reinach, doyen du Chapitre. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il lui demanda, comme en conversation, en présence de sa gouvernante, si elle avait une foi ferme que Jésus-Christ pût la guérir de sa maladie. Sur sa réponse qu'elle en était intimement persuadée, le prince dit à la pieuse malade de prier du plus profond de son cœur et de mettre en Dieu sa confiance.

« Quand elle eut cessé de prier, le prince lui donna sa bénédiction, et lui dit: Allons, princesse, levez-vous; à présent vous êtes guérie et vous pouvez marcher sans douleurs... Tout le monde de la maison fut appelé sur-le-champ. On ne savait comment exprimer son étonnement d'une guérison si prompte et si incompréhensible. Tous tombèrent à genoux dans la plus vive émotion, et chantèrent les louanges du Tout-Puissant. Ils félicitèrent la princesse sur son bonheur, et joignirent leurs larmes à celles que la joie faisait couler de ses yeux.

« Cette nouvelle, en se répandant par la ville, y a jeté l'étonnement. On courait en foule, pour s'assurer de l'événement par ses propres yeux. Le 21 juin, la princesse s'était déjà montrée en public. On ne saurait peindre le ravissement qu'elle éprouva, en se voyant sortie de son état de souffrances cruelles.

« Le 25, le prince De Hohenlohe a donné un autre exemple notable de la grâce qu'il possède. L'épouse d'un forgeron de la rue Semmels ne pouvait plus entendre même les coups des plus gros marteaux de sa forge. Elle a été trouver le prince dans la

cour du presbytère Hung, et l'a supplié de la secourir. Pendant qu'elle était à genoux, il lui imposa les mains sur la tête, et ayant prié quelque temps, les yeux élevés vers le ciel, il la prit par la main et la releva. Quel fut l'étonnement des spectateurs, quand cette femme, en se relevant, dit qu'elle entendait sonner l'horloge de l'église! En retournant chez elle, elle ne se lassait pas de raconter à tous ceux qui l'interrogeaient ce qui venait de lui arriver.

« Le 26, une personne illustre (le prince royal de Bavière), a été guérie sur-le-champ d'une maladie qui, selon les règles de la médecine, devait demander beaucoup de temps et donner beaucoup de peines. Cette nouvelle a porté une vive joie dans les cœurs des habitants de Wurtzbourg.

« Le prince De Hohenlohe n'a pas moins bien réussi dans la guérison d'une malade qu'il avait essayé deux fois de guérir, mais qui à chaque fois n'avait obtenu qu'un léger soulagement. Cette guérison s'est opérée en la personne d'une belle-sœur de M. Broili, négociant. Elle était depuis longtemps affligée d'une paralysie très-douloureuse. La maison a retenti de cris de joie.

« Le même jour, la vue a été rendue à la veuve Balzano, qui depuis plusieurs années était complètement aveugle. Je me suis convaincu par moi-même de ce fait.

« A peine sorti du spectacle de cette scène touchante, je fus témoin d'une autre cure, opérée dans la maison de M. le général D... Une jeune femme était si grièvement estropiée de la main droite, qu'elle ne pouvait s'en servir ni l'étendre. Elle fit sur-le-champ l'épreuve de sa parfaite guérison, en enlevant de la même main une chaise fort lourde.

« Le même jour, un paralytique dont le bras gauche était tout-à-fait déperé a été complètement guéri. Une cure de deux autres paralytiques se fit immédiatement après. Elle fut aussi complète et plus prompte encore.

« Le 28, j'ai vu par moi-même avec quelle promptitude et quelle solidité le prince De Hohenlohe guérit des enfants. On lui en avait apporté un de la campagne, qui ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Peu de minutes après, cet enfant, transporté de joie, courait sans béquilles dans la rue. Sur ces entre-faites un enfant muet, qui ne pouvait faire entendre que quelques sons inarticulés, fut amené au prince. Quelques minutes après, l'enfant se mit à parler. Bientôt une pauvre femme apporta sur son dos sa petite fille, estropiée des deux jambes. Elle la déposa aux pieds du prince. Un moment après, il rendit l'enfant à sa mère, qui vit alors sa fille courir et sauter de joie.

« Le 29, une femme de Neustadt, paralytique et aveugle, lui fut amenée dans une charrette. Elle était aveugle depuis vingt-cinq ans. Environ à trois heures après midi, elle se présenta au château de la résidence de notre ville, pour implorer le secours du prince De Hohenlohe, au moment où il entra dans le vestibule qui est construit en forme d'une grande tente. Tombant aux pieds du prince, elle le supplia, au nom de Jésus-Christ, de lui accorder son secours. Le prince pria pour elle, lui donna sa bénédiction, et lui demanda si elle croyait bien fermement qu'au nom de Jésus elle pût recouvrer la vue. Comme elle répondit que oui, il lui dit de se relever. Elle se retira. Mais à peine s'était-elle éloignée de quelques pas, que tout d'un coup ses yeux s'ouvrirent. Elle vit, et donna toutes les preuves qu'on lui demanda de la faculté qu'elle venait de recouvrer. Tous les témoins de cette guérison, parmi lesquels était un grand nombre de seigneurs de la Cour, furent ravis d'admiration.

« La cure d'une femme de l'hôpital civil, qu'on avait apportée au prince, n'est pas moins étonnante. Cette femme, nommée Elisabeth Laner, fille d'un cordonnier, avait la langue si vivement affectée, qu'elle était parfois quinze jours sans pouvoir articuler une seule syllabe. Ses facultés mentales avaient beaucoup souffert. Et elle éprouvait d'affreuses douleurs. Elle avait presque perdu l'usage de ses membres, en sorte qu'elle était dans son lit comme une masse. Eh bien, cette pauvre malheureuse s'est rendue aujourd'hui à l'hôpital, sans le secours de personne. Elle jouit de tous ses sens, comme elle en jouissait il

ya douze ans : et sa langue est si bien déliée, que personne dans l'hospice ne parle avec autant de volubilité qu'elle.

« Le 30, dans l'après-midi, le prince a donné un exemple extraordinaire de guérison. Un chariot, autour duquel s'étaient rassemblés des milliers de spectateurs, était venu de Musmers-tadt. Dans ce chariot était un pauvre étudiant perclus de ses bras et de ses jambes, déperé d'une manière effrayante.

« Le prince, supplié par ce malheureux de le soulager, vint au chariot. Il pria environ cinq minutes, les mains jointes et élevées vers le ciel, parla plusieurs fois à l'étudiant ; et enfin lui dit : « Levez-vous, au nom de Jésus-Christ. » L'étudiant se leva effectivement, mais avec des souffrances qu'il ne put dissimuler. Le prince lui dit de ne pas perdre confiance. L'infortuné, qui quelques minutes auparavant ne pouvait remuer ni bras ni jambes, se tint alors droit et parfaitement libre sur son chariot. Puis tournant vers le ciel ses yeux, où l'on voyait peinte la plus tendre reconnaissance, il s'écria : « O Dieu ! vous m'avez secouru ! » Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes.

« Les guérisons miraculeuses opérées à Wurtzbourg par le prince De Hohenlohe pourraient fournir des sujets pour plus de cent tableaux d'ex-voto. »

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

OPINION DES KABBALISTES SUR LES ESPRITS.

UNITÉ ET SOLIDARITÉ DES ESPRITS. — Suivant les kabbalistes, Dieu crée éternellement le grand Adam, l'homme universel et complet, qui renferme dans un seul esprit tous les esprits et toutes les âmes.

Les esprits vivent donc à la fois de deux vies, l'une générale, qui leur est commune à tous, et l'autre spéciale et particulière.

La solidarité et la réversibilité chez les esprits tient donc à ce qu'ils vivent réellement les uns dans les autres, illuminés tous des lumières d'un seul, affligés tous à cause des ténèbres d'un seul.

Le grand Adam était figuré par l'arbre de vie, il s'étend au-dessus et en dessous de la terre en branches et en racines ; le tronc c'est l'humanité, les diverses races sont les branches, et les individus innombrables sont des feuilles.

Chaque feuille a sa forme, sa vie particulière et sa part de séve, mais elle ne vit que par la branche, comme la branche ne vit elle-même que par le tronc.

Les méchants sont les feuilles sèches et les écorces mortes de l'arbre. Ils tombent, se corrompent et se changent en fumier qui retourne à l'arbre par les racines.

Les kabbalistes comparent encore les méchants ou les réprouvés aux excréments du grand corps de l'humanité.

Ces excréments servent de fumier à la terre qui donne des fruits pour nourrir le corps ; ainsi la mort retourne toujours à la vie, et le mal même sert au renouvellement et à la nourriture du bien.

La mort ainsi n'existe pas, et l'homme ne sort jamais de la vie universelle. Ceux que nous appelons morts vivent encore en nous, et nous vivons en eux ; ils sont sur la terre parce que nous y sommes, et nous sommes dans le ciel parce qu'ils y sont.

Plus on vit dans les autres, moins on doit craindre de mourir. Notre vie, après la mort, se prolonge sur la terre en ceux que nous aimons, et nous puisons dans le ciel pour la leur donner la sérénité et la paix.

La communion des esprits du ciel à la terre et de la terre au ciel se fait naturellement sans trouble et sans prodiges ; l'intelligence universelle est comme la lumière du soleil, qui se repose à la fois sur tous les astres, et que les astres se renvoient pour s'éclairer les uns les autres pendant la nuit.

Les saints et les anges n'ont pas besoin de paroles ni de bruit pour se faire entendre ; ils pensent dans notre pensée et ils aiment dans notre cœur.

Le bien qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir, ils nous le suggèrent et nous le faisons pour eux, ils en jouissent en nous, et nous en partageons avec eux la récompense, car les récompenses de l'esprit s'agrandissent lorsqu'on les partage, et ce qu'on donne à un autre, on le double en soi-même.

Les saints souffrent et travaillent en nous, et ils ne seront heureux que quand l'humanité tout entière sera heureuse, puisqu'ils font partie de l'indivisible humanité.

L'humanité a dans le ciel une tête qui rayonne et qui sourit, sur la terre un corps qui travaille et qui souffre, et dans l'enfer, qui pour nos sages n'est qu'un purgatoire, des pieds qui sont enchaînés et qui brûlent.

Or, la tête d'un corps dont les pieds brûlent ne peut sourire qu'à force de courage, de résignation et d'espérance ; la tête ne peut être joyeuse quand les pieds brûlent.

Nous sommes tous les membres d'un même corps, et l'homme qui cherche à supplanter et à détruire un autre homme ressemble à la main droite qui, par jalousie, chercherait à couper la main gauche.

Celui qui tue se tue, celui qui injurie s'injurie, celui qui vole se vole, celui qui blesse se blesse, car les autres sont en nous et nous sommes en eux.

Les riches s'ennuient, se haïssent entre eux et se dégoûtent de la vie ; leur richesse même les torture et les accable, parce qu'il y a des pauvres qui manquent de pain.

Les ennuis des riches sont les angoisses des pauvres qui souffrent en eux. Dieu exerce sa justice par l'intermédiaire de la nature, et sa miséricorde par l'entremise de ses élus.

Si tu mets ta main au feu, la nature te brûlera sans pitié ; mais un homme charitable pourra panser et guérir ta brûlure.

La loi est inflexible, mais la charité est sans bornes.

La loi damne, mais la charité pardonne. Par lui-même, le gouffre ne rend jamais sa proie, mais on peut y jeter une corde à celui qui s'est laissé tomber.

LA TRANSITION DES ESPRITS OU LE MYSTÈRE DE LA MORT. — Quand l'homme s'endort du dernier sommeil, il tombe d'abord dans une sorte de rêve avant de se réveiller de l'autre côté de la vie.

Chacun voit alors dans un beau songe ou dans un terrible cauchemar le paradis ou l'enfer auxquels il a cru pendant son existence mortelle.

C'est pour cela que souvent l'âme épouvantée se rejette violemment dans la vie qu'elle vient de quitter, et que des morts, bien morts lorsqu'on les a ensevelis, se réveillent vivants sous la tombe.

L'âme alors, n'osant plus mourir, se consume en efforts inouïs pour conserver la vie en quelque sorte légumineuse de son cadavre.

Elle aspire pendant leur sommeil la vigueur fluïdique des vivants et la transmet au corps enterré dont les cheveux poussent comme une herbe vénérable et dont un sang rouge colore les lèvres.

Ces morts sont devenus des vampires ; ils vivent conservés par une maladie posthume qui a sa crise comme les autres, et qui finit par des convulsions horribles pendant lesquelles le vampire, pour tâcher de s'anéantir lui-même, se dévore les bras et les mains.

Les personnes sujettes au cauchemar peuvent se faire une idée de l'horreur des visions infernales. Ces visions sont le châtiement d'une croyance atroce et assiègent surtout les croyants superstitieux et les ascètes fanatiques : l'imagination s'est créé des tourmenteurs, et ces monstres, dans le délire qui suit la mort, apparaissent à l'âme avec une effroyable réalité, l'entourent, l'attaquent, et la déchirent en cherchant à la dévorer.

Le sage, au contraire, est accueilli par des visions heureuses, il croit voir ses amis d'autre-fois venir au devant de lui et lui sourire. Mais tout cela, avons-nous dit, n'est qu'un rêve, et l'âme ne tarde pas à se réveiller.

Alors elle a changé de milieu, elle est au-dessus de l'atmosphère qui s'est solidifiée sous les pieds de son enveloppe devenue plus légère. Cette enveloppe est plus ou moins lourde, il en est qui ne peuvent s'élever au-dessus de leur nouveau sol ; il en est d'autres au contraire qui montent et planent à volonté dans l'espace comme des aigles.

Mais des liens de sympathie les rattachent toujours à la terre sur laquelle ils ont vécu, et sur laquelle ils se sentent vivre plus que jamais, parce que, le corps qui les isolait étant détruit, ils ont conscience de la vie universelle et prennent part aux joies et aux souffrances de tous les hommes.

Ils voient Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire présent partout dans la justesse infinie des lois de la nature, dans la justice qui triomphe toujours à travers tout ce qui arrive, et dans la charité infinie qui est la communion des élus. Ils souffrent, avons-nous dit, mais ils espèrent parce qu'ils aiment, et ils se trouvent heureux de souffrir. Ils savourent paisiblement la douce amertume du sacrifice et sont les membres glorieux, mais saignants toujours, de la grande victime éternelle.

Les esprits créés à l'image et à la ressemblance de Dieu sont créateurs comme lui, mais, comme lui, ils ne peuvent créer que leurs images. Les volontés audacieuses et déréglées produisent des larves et des fantômes, l'imagination a le pouvoir de former des coagulations aériennes et électro-magnétiques qui reflètent un instant les pensées, et surtout les erreurs de l'homme ou du cercle d'hommes qui les met au monde. Ces créations d'avortons excentriques épuisent la raison et la vie de ceux qui les font naître, et ont pour caractère général la stupidité et la malfaisance, parce qu'elles sont les tristes fruits de la volonté déréglée.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur intelligence pendant leur existence restent, après la mort, dans un état de torpeur et d'engourdissement plein d'angoisses et d'inquiétude ; ils ont peine à reprendre conscience d'eux-mêmes, ils sont dans le vide et dans la nuit, ne pouvant ni monter, ni descendre, et incapables de correspondre soit avec le ciel, soit avec la terre. Ils sont tirés peu à peu de cet état par les élus qui les instruisent, les consolent et les éclairent, puis ils obtiennent d'être admis à de nouvelles épreuves dont la nature nous est inconnue, car il est impossible que le même homme renaisse deux fois sur la même terre. Une feuille d'arbre, une fois tombée, ne se rattache plus à la branche. La chenille devient papillon, mais le papillon ne redevient jamais chenille. La nature ferme les portes derrière tout ce qui passe et pousse la vie en avant. Le même morceau de pain ne saurait être mangé et digéré deux fois. Les formes passent, la pensée reste et ne reprend plus ce qu'elle a usé une fois. (1)

(Extrait de la *Science des Esprits*, par E. Lévi. — Edition de 1865.)

(Sera continué.)

(1) Tout ceci n'est que spécieux. Il nous sera facile de le prouver, du moins nous l'espérons, dans quelques articles que nous avons l'intention de consacrer prochainement aux doctrines de M. Eliphas Lévi.

BIBLIOGRAPHIE

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*, brochure grand in-8° de 48 pages d'impression. — Prix : 50 c. ; par la poste, 60 c.

L'ÉDUCATION MATERNELLE, par M^{me} Collignon. Prix : 50 c. par la poste, 60 c.

S'adresser aux bureaux du journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.